

En face de ces femmes privilégiées, la position des amazones est complexe. Elles leur doivent un strict respect, et elles peuvent craindre les retombées de leur influence auprès du roi en cas de conflit personnel. Mais elles sont dévouées avant tout au monarque, auquel elles ont juré une fidélité sans faille, sanctionnée par le Pacte du sang. Aussi doivent-elles à la fois s'efforcer de ne pas prendre part aux intrigues de cour et rester loyales envers le souverain en toute occasion.

Le roi se déplace toujours avec une suite et une escorte de guerrières, dont l'importance varie en fonction du motif et du but de son déplacement. De même, il n'apparaît jamais en public sans une garde de femmes armées. Celles-ci encadrent en particulier le souverain lorsqu'une fois par semaine, « le jour du roi », il siège, à la porte du palais, entouré de ses femmes et de ses chefs. Pendant ce jour férié, tout le monde est autorisé à lui parler. « Esclave ou grand chef, chacun a le droit de venir se prosterner devant le roi, le front dans la poussière, et de lui exposer ses griefs ou ses réclamations » (14), écrit Chaudoin, qui assure, par ailleurs, que le monarque se fait remplacer parfois par des sosies lors de ces séances — ainsi que dans d'autres cérémonies — dont il redoute l'ennui. Les amazones accompagnent également leur souverain au bain rituel qu'il doit prendre chaque année, en signe de purification, dans une rivière sacrée. Cependant, elles n'assistent pas à l'ensemble de la cérémonie à laquelle ne sont conviées que deux femmes, deux reines (15).

Les guerrières sont donc de toutes les fêtes, sacrées ou profanes. Elles sont là, chaque fois que le roi se présente à son peuple. Aux yeux du Danhoméen, l'image du monarque se trouve ainsi indissolublement liée à celle des amazones, qu'il voit toujours le fusil à la main, veillant farouchement sur leur maître. Il en est de même pour les visiteurs étrangers qui remarquent, lors des audiences, que le roi est entouré de femmes en armes. Parfois elles ne sont que quatre, placées par exemple derrière le siège de Agadja, comme on l'a déjà noté ; parfois elles sont quatre mille, disposées « sur trois rangs serrés, entourant comme d'un cercle immense le trône même du roi (...) » (16), comme ce fut le cas sous le règne de Béhanzin, pendant la conquête coloniale, afin d'impressionner les otages français.

Les amazones sont donc étroitement mêlées à la vie officielle et privée du souverain, avec des nuances, cependant, suivant qu'il s'agit des simples femmes de troupe ou de ses « gardiennes du corps ». Certaines connaissent même les lieux où il garde ses trésors, et elles sont évidemment tenues d'en conserver le secret. On raconte que l'une d'elles, ayant indiqué quelques cachettes à son neveu, mourut dans la nuit pour avoir « transgressé la loi du silence » (17).

Les multiples fonctions que les femmes-soldats remplissent auprès du souverain exigent une qualification approfondie, acquise, jour après jour, par un travail de tous les instants. Une grande partie de leur temps est donc consacrée à l'entraînement, qui prend des formes différentes selon les spécialités. On commence cependant toujours par un échauffement matinal. Il débute par une course à pied, en tenue de combat, le fusil à la main. Cet exercice, mené à vive allure, sert à l'occasion de test pour répartir les femmes entre les diverses unités, les plus rapides intégrant les corps d'élite. La séance continue avec le « parcours du combattant », qui implique de franchir de multiples obstacles reproduisant les embûches et les difficultés de la guerre. Une épreuve est fréquemment imposée : les amazones doivent traverser d'épaisses couches d'épineux en courant, sept fois de suite (18). Au début, elles ferment les yeux pour vaincre leur peur. Mais, la pratique aidant, elles maîtrisent progressivement leur douleur et effectuent leur parcours rapidement, sans montrer de crainte. Pour panser les blessures de leurs pieds nus et les fortifier, elles bénéficient des soins des meilleurs médecins du roi, les *kpamègan*.

Le monarque, parfois, assiste à ces exercices. C'est ainsi que Glèlè fut un jour tellement impressionné par le courage et la force morale de la guerrière Kpon'glo qu'il l'épousa (19).

Des séances de tir, d'escrime, de lutte, complètent cet entraînement quasi-quotidien conçu pour aguerrir à la fois le corps et l'esprit et aboutissent, en définitive, à un véritable conditionnement. Ce n'est donc pas simplement par bravade, mais tout à fait en connaissance de cause, que les amazones peuvent entonner, au milieu des soldats, l'hymne du courage :

« Hommes forts,  
très forts,



*aux bustes musclés,  
mais restez !  
Mettez-vous en ligne pour qu'on voit  
que la semelle de l'éléphant n'a jamais peur des  
épines  
La semelle pleine de crevasses  
n'a peur d'aucune épine,  
traverse les épines, et les lianes,  
et tout ça ! »... (20).*

Avec la description détaillée d'un simulacre d'attaque que nous a rapporté le Père Borghero, qui en fut le témoin oculaire le 21 novembre 1861, on possède en quelque sorte une synthèse de ce que pouvait être la préparation au combat. « Sur le terrain réservé aux exercices, écrit-il, on avait élevé un talus, non de terre, mais de faisceaux d'épines très piquantes, sur un terrain de quatre cents mètres de long, six de large et deux de haut. A quarante pas plus loin et parallèlement au talus se dressait la charpente d'une maison d'égale longueur, avec cinq mètres d'épaisseur sur autant d'élévation ; les deux versants de la toiture étaient couverts d'une épaisse couche de ces mêmes épines. Quinze mètres au-delà de cette étrange maison, venait une rangée de cabanes. L'ensemble simulait une ville fortifiée dont l'assaut aurait coûté bien des sacrifices. Il fallait que les amazones montassent, pieds nus, par trois fois sur le talus qui figurait la courtine, descendissent dans l'espace vide qui tenait lieu de fossé et escaladassent la maison qui représentait une citadelle hérissée de défenses [afin d']aller prendre la ville simulée par des cabanes. Deux fois repoussées par l'ennemi, elles devaient, au troisième assaut, remporter la victoire, et, comme gage du succès, traîner les prisonniers aux pieds du monarque. Les premières à surmonter tous les obstacles devaient recevoir de sa main le prix de leur bravoure, car, me disait le roi, la valeur militaire est pour nous la première des vertus. »

« Le roi, raconte le Père Borghero, poursuivant son récit, donne l'ordre d'attaquer. Aussitôt, l'expédition entre dans sa première phase. Toute l'armée examine la position de la ville à prendre. On s'avance courbé, presque rampant, pour n'être pas aperçu de l'ennemi ; les armes sont baissées et le silence est de rigueur. Dans une seconde reconnaissance, les amazones marchent debout, le front haut. Sur trois mille,

deux cents, au lieu de fusils, sont munies de grands coutelas en forme de rasoir qui se manient à deux mains et dont un seul coup tranche un homme par le milieu. Ces guerrières ont encore le coutelas fermé. Au troisième acte, toutes sont au poste, en attitude de combat, les armes élevées, les coutelas ouverts. En défilant devant le roi, il y en a toujours qui veulent lui donner des assurances de dévouement et lui promettre la victoire. Enfin, elles se sont massées en ligne de bataille devant le front d'attaque. Le roi se lève et va se placer en tête des colonnes, les harangue, les enflamme et, au signal donné, elles se précipitent avec une fureur indescrivable sur le talus d'épines, le traversent, bondissent sur la maison également couverte d'épines, en redescendent comme refoulées par un retour offensif, reviennent par trois fois à la charge, le tout avec une telle précipitation que l'œil a peine à les suivre. Elles montent en rampant sur les constructions d'épines avec la même facilité qu'une danseuse voltige sur un parquet, et pourtant elles foulent de leur pieds nus les dards acérés des cactus ».

« Au premier assaut, précise notre témoin, quand les plus vaillantes avaient déjà atteint le sommet de la maison, une guerrière qui était à l'une des extrémités tomba sur le sol d'une hauteur de cinq mètres. Elle se tordait les bras en se tenant assise ; d'autres guerrières excitaient son courage, quand le roi survient, lui lance un regard et un cri d'indignation. Elle se relève aussitôt, comme électrisée, reprend ses manœuvres et remporte le premier prix. Impossible de rendre la scène dans son ensemble » (21).

Si la plus grande partie de l'entraînement des amazones est consacrée à préparer la guerre, d'autres exercices ont une portée plus symbolique, tout en ayant le mérite de prouver leur dextérité devant le peuple. Ainsi en est-il, par exemple, du sacrifice d'un bœuf, auquel assistent les membres de la mission française auprès de Glèlè, en décembre 1889. Jean Bayol, le chef de l'expédition, et Angot, l'un de ses assistants, ont décrit ainsi la scène : « Un bœuf est amené au milieu d'un bataillon d'amazones. Celles-ci l'entourent et le serrent bientôt de si près qu'elles le dérobent à la vue de l'assistance. Tout d'un coup, elles poussent des cris sauvages, au milieu desquels on entend quelques beuglements allant s'affaiblissant de plus en plus ; et quand, au bout de quelques instants, les rangs des guerrières se reforment, le